



Sur la côte, les lieux où il faut être vu...

Le Dracula de l'histoire du cinéma



Avec son premier livre, «Dans les griffes de la Hammer», Nicolas Stanzick croque à pleines dents les films fantastiques des années 1960. Du sexe et du sang



Elise MAMAN

Une musique punk du Londres des années 70 en fond, des Ray-Ban d'époque, un look tout en noir malgré la chaleur, Nicolas Stanzick profite de la maison familiale à Royan. Celle-là même où, à sept ans, il a vu son premier Dracula. Un café noir et le critique de cinéma se livre sur son premier ouvrage paru le 10 juillet dernier chez Scali. Nettement plus rigoureux que les biographies d'anciennes actrices porno que publient la même maison d'édition, mais tout aussi érotique.

Comment êtes-vous tombé «Dans les griffes de la Hammer» ?
Nicolas Stanzick. J'étais en cours préparatoire et j'avais décidé de vieillir tard, après l'émission «La dernière séance» pour regarder Dracula. Mais c'était en deuxième partie de soirée et je me suis endormi avant. Il a fallu que j'attende trois ans pour être capable de rester éveillé. Le 4 août 1987, j'ai enfin découvert Dracula, prince des ténébres.

C'est précis ! C'est parce que vous êtes historien ?
N. S. Non, quand même pas. Mais juste après avoir vu le film, j'ai des-

siné une affiche qui ressemblait à ce que je venais de voir et j'ai marqué la date sur mon dessin. D'ailleurs, il ressemblait étrangement à la couverture de mon livre. Pourtant, j'avais essayé de faire différent !

Pourquoi vous être arrêté sur des films des années 1960 ?

N. S. C'est la fascination pour l'érotisme. Avec Dracula, les tabous sexuels s'expriment. Le vampire surgit dans les chambres des filles la nuit tout en étant attendu par elles. C'est l'incarnation du désir féminin qui effraie les hommes. On est au XX^e siècle, mais les valeurs conservatrices de la société victorienne pèsent encore. Les films produits par la Hammer lèvent les tabous sexuels.

Gamin, vous perceviez déjà cette sensualité ?

N. S. Instinctivement oui. Et puis j'ai dû être traumatisé par mon père déguisé en Dracula pour une soirée ! Il

s'amusait à mordre tout le monde avec des fausses dents en plastique. J'étais petit, mais je comprenais le côté séducteur.

Vous étiez déjà un grand passionné du genre fantastique. Qu'est-ce que ça vous a apporté d'écrire un livre ?
N. S. Ça m'a permis de comprendre le mépris français, les croisades moralisantes de l'époque contre la firme cinématographique.

«Attentat caractérisé à la pudeur». «Génération de détraqués sexuels»... Les critiques cinématographiques étaient hallucinantes. Mai 68 n'avait pas encore eu lieu.

Vous avez écrit un pavé difficile à embarquer sur la plage. A qui vous adressez-vous ?
N. S. D'abord aux

cinéphiles, parce que c'est une histoire de la cinéphilie truffée de références subtiles. Mais je pense que ça peut s'adresser à un lectorat plus large parce que même si on n'a vu aucun film, on a tous en tête des images de Dracula.

Dans son livre, Nicolas Stanzick met en avant l'aspect érotique très présent dans «Dracula»

• photo Romain Perrocheau

Comment est accueilli votre livre ?
N. S. Très bien. «Dans les griffes de la Hammer» concourt pour le Grand Prix Imaginaire 2009. Il a été élu livre de la semaine dans *24 Heures*, le plus grand quotidien de Suisse romande.

Aujourd'hui, voir à l'écran du sexe et du sang, cela n'a plus rien de subversif. Cela existe encore le fantastique érotique ?

N. S. Oui ! En 2004, Spider Man a réussi l'exploit de réinventer la scène du baiser, à la fin, quand Kirsten Dunst baisse le masque du super-héros pour l'embrasser alors qu'il est suspendu dans le vide. Le masque à moitié baissé... Je ne rentre pas dans la symbolique, mais c'est frappant.

«Dans les griffes de la Hammer», de Nicolas Stanzick, éd. Scali, 29 €.

